



# Paris, une société de l'information, et l'avènement de la Révolution française

COMMUNICATION DE ROBERT DARNTON  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 FÉVRIER 2024

Vous l'avez entendu mille fois : « Nous vivons dans une société de l'information. » C'est vrai, mais c'est trompeur, puisque cela implique que notre condition est complètement neuve. En fait, chaque société, depuis toujours, a été une société de l'information, chacune d'une manière particulière selon les moyens de communication dont elle disposait. Si on poursuit cette réflexion jusqu'au bout, on peut arriver à des conclusions inattendues — par exemple, à une nouvelle explication de l'avènement de la Révolution française.

Au contraire d'Amsterdam et de Londres, Paris n'a pas de véritables journaux au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le premier quotidien français, *Le Journal de Paris*, ne paraît qu'en 1777, et il est sévèrement censuré. Que font donc les Parisiens pour s'informer de ce qui se passe dans la sphère publique ? Ils se dirigent vers l'arbre de Cracovie, un grand châtaignier dans le jardin du Palais-Royal. C'est là que se rassemblent les « nouvellistes de bouche » pour se fournir en renseignements sur les événements récents. En cas de mensonge — ce que nous appelons aujourd'hui de la désinformation —, l'arbre est censé émettre un son de « craque ».

Les nouvellistes se réunissent aussi dans d'autres centres nerveux du système de communication — sur certains bancs aux jardins des Tuileries et au Jardin du Luxembourg, à des carrefours, dans des cafés ou des salons. Ils prennent souvent des notes qu'ils échangent entre eux et que certains transforment en gazettes manuscrites, ou nouvelles à la main.

Le centre le plus important de nouvelles à la main est le salon de Madame Marie-Anne Doublet, connu comme « la paroisse » dans le Marais. Tous les matins, un valet de Mme Doublet effectue des rondes dans le quartier pour recueillir des informations

auprès des domestiques. À son retour, il écrit des notices dans deux registres, l'un pour les rumeurs douteuses, l'autre pour les renseignements fiables. Lorsqu'ils arrivent, les « paroissiens », ou habitués du salon, lisent les entrées des deux registres, y ajoutent ce qu'ils ont appris eux-mêmes, et passent à table, où ils se délectent de la bonne chère et des nouvelles les plus fraîches. Ensuite, un membre du groupe rédige une synthèse de l'ensemble, le bulletin est envoyé à une maison alliée où on en effectue une copie et, de copie en copie, les nouvelles se répandent en province et à l'étranger. Enfin, des éditeurs en Hollande et en Suisse impriment l'ensemble des bulletins. Le livre qui en résulte, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres en France*, en 36 volumes, devient un best-seller dans les librairies clandestines.

L'information passe ainsi en se transformant par plusieurs étapes — de l'oral à l'écrit et à l'imprimé. À la veille de la Révolution, il existe trente et une de ces nouvelles à la main, sans parler des journaux étrangers publiés en français comme la *Gazette de Leyde*, qui circulent assez librement dans le royaume. La plupart des adultes mâles savent lire (nous ne disposons pas de statistiques solides), mais rien n'indique que les gens du peuple ont accès aux gazettes ; ils ne fréquentent pas les salons et les cafés. Comment s'informent-ils des événements importants comme la guerre et la paix ?

J'ai étudié tous les rapports concernant la dernière bataille de la guerre de la Succession d'Autriche : la bataille de Lawfeld du 2 juillet 1747. Après les assauts sanglants des troupes françaises commandées par le maréchal de Saxe, les Anglais se retirent dans une position fortifiée sous les murs de Maastricht. Louis XV, témoin du combat, dicte une note au dauphin où il annonce une victoire glorieuse. Un page s'en va au grand galop avec la missive et il arrive à Versailles, après plusieurs relais, à 2 h 30 le matin du 5 juillet. La cour se réjouit. Pourtant, les jours suivants, les Parisiens reçoivent des lettres de l'armée avec des listes énormes de soldats tués et blessés. À la fin de la semaine, les journaux néerlandais révèlent que l'armée française a perdu 10 000 hommes, les Anglais 4 000, et que l'armée française ne peut plus avancer face à la position dominante de l'ennemi. Les espions de police rapportent des conversations dans les cafés : « Nous avons gagné le champ de bataille, et ils ont gagné la bataille. »

Même ambiguïté par rapport à la paix d'Aix-la-Chapelle, qui est « publiée » à Paris le 12 février 1749 — non par un édit imprimé, mais par une procession : 800 hommes, en grand costume, à pied et à cheval, avec plusieurs orchestres ambulants. Le défilé traverse toute la ville et s'arrête à treize endroits, où les trompettes sonnent et où un héraut lit à haute voix une proclamation qui annonce la cessation du conflit. Le soir, dans vingt-cinq quartiers, les gens du peuple dansent et consomment du vin, du pain et des saucissons, le tout fourni gracieusement par la ville. Ils se déplacent ensuite à la place de Grève pour assister à un feu d'artifice. Après le spectacle, plusieurs personnes

tombent à terre et sont écrasées par la foule immense. Il y a une douzaine de morts et, pendant les jours suivants, les poissonnières des Halles s'insultent en criant : « Tu es bête comme la paix ! »

Je raconte dans mon livre *L'Humour révolutionnaire, Paris 1748-1789* (à paraître chez Gallimard à l'automne 2024) les événements les plus importants de 1748 à 1789 tels qu'ils ont été représentés par les médias de l'époque et appréhendés par les Parisiens, le petit peuple autant que les élites.

J'y vois un mélange de l'oral, de l'écrit et de l'imprimé, le tout accompagné par de fortes doses de théâtralité. Par exemple, une scène devant une grande foule près du Café de Foy au jardin du Palais-Royal : un lecteur déclame à haute voix un pamphlet en faveur du gouvernement. Le public, hostile au gouvernement, répond par des huées, et à la fin, on pose le pamphlet sur une table, on nomme un procureur, un juge et un maître des hautes œuvres, on accuse le pamphlet de délit de despotisme et on le condamne à être brûlé par le bourreau, dont le rôle est joué par un garçon de café.

Le plus populaire des médias est la chanson, qui fonctionne comme une gazette orale. Selon un bon mot de Nicolas Chamfort : « La France est une monarchie absolue tempérée par les chansons. » On entend des chanteurs publics partout dans les rues, et les beaux esprits composent des vers sur les événements récents, destinés à être chantés sur des airs connus de tous. Il existe un répertoire collectif de mélodies, qui servent de support mnémorique à des poèmes composés tous les jours et rassemblés par des amateurs dans des recueils appelés « chansonniers ». Le chansonnier Clairambault de la Bibliothèque nationale de France comprend 58 volumes in-folio. Un chansonnier de la Bibliothèque historique de la ville de Paris, en 13 volumes, contient 641 chansons pour la période de 1745 à 1752. Après les avoir étudiés de près, j'ai conclu que deux ou trois nouvelles chansons paraissent chaque jour.

La police les prend au sérieux, car bon nombre d'entre elles se moquent des ministres et d'autres « grands » de Versailles. Ainsi, l'une de ces chansons provoque la destitution du comte de Maurepas, le ministre le plus puissant du gouvernement, le 24 avril 1749. Elle est très brève :

Par vos façons nobles et franches,  
Iris, vous enchantez nos cœurs.  
Sur nos pas vous semez des fleurs,  
Mais ce sont des fleurs blanches.

D'après les rumeurs qui l'accompagnent, la chanson fait allusion à un dîner intime dans les « petits appartements » de Versailles. Les seuls convives étaient le roi,

Maurepas, Madame de Pompadour et sa cousine, Madame d'Estrades. Madame de Pompadour avait cueilli des hyacinthes blanches et les avait distribuées aux invités. Mais les fleurs de la chanson évoquaient une « flueur » ou maladie vénérienne apparaissant lors des pertes menstruelles. Les paroles insinuaient donc que Madame de Pompadour aurait transmis une MST au roi. C'était trop virulent, même pour les esprits hardis habitués aux grivoiseries depuis les Mazarinades. Maurepas, grand collectionneur de chansons, passait pour être l'auteur de celle-ci, et il fut renvoyé et exilé. Bien sûr, la crise politique était extrêmement complexe, mais tous les contemporains sont d'accord sur un fait : c'est une chanson qui a renversé Maurepas.

L'autre moyen de communication omniprésent est la rumeur — ou les « on-dit », les « murmures » et les « bruits publics ». Comme la désinformation aujourd'hui, elle est souvent extravagante, mais il y a toujours un fond de vérité. En 1749, la police reçoit l'ordre de se saisir des gamins des rues qui gênent les piétons et de les mettre en prison avant de les expulser hors de la ville. La rumeur veut qu'on les envoie en Louisiane pour travailler dans des fabriques de soie. Or il arrive souvent que les agents de police enlèvent des fils d'artisans et de bourgeois et ne les libèrent que contre une rançon. Parfois, les enfants poussent des cris depuis les carrosses où ils sont enfermés ; les voisins accourent pour les sauver et il en résulte une émeute, qu'on appelle « émotion populaire ». Le 23 mai 1750, les émeutiers enragés poursuivent un agent de police dans la rue Saint-Honoré. Ils le tuent et laissent le cadavre devant l'hôtel du lieutenant général de police, qui se sauve par la porte de derrière. Pendant plusieurs heures, la foule est maître de Paris.

D'après certaines rumeurs, la police saigne les enfants enlevés pour en faire un bain de sang, exigé par un prince pour se guérir d'une maladie exotique comme la lèpre. Ce bruit évoque un mythe attaché à la conversion de Justinien et au massacre des Innocents par Hérode. Louis XV en est informé, et il prend la résolution d'éviter Paris autant que possible, parce que, dit-il, les Parisiens le traitent d'Hérode. Il fait même construire un chemin pavé pour éviter la ville quand il passe de Versailles à Compiègne, que les Parisiens appellent « le chemin de la révolte ».

Les rumeurs s'attachent souvent aux maîtresses de Louis XV. Bien entendu, les Parisiens s'attendent à ce que le roi ait des maîtresses, et qu'il en reçoive certaines à la cour comme « maîtresses en titre ». Mais Louis choisit d'abord les trois filles du marquis de Nesle, l'une après l'autre, et les Parisiens y voient un péché d'inceste capable de compromettre le salut collectif du peuple entier.

D'après la tradition, Louis doit guérir les malades qui souffrent du « mal du roi » (la scrofule) en les touchant, grâce à son pouvoir thaumaturge. La cérémonie se déroule chaque année à Pâques dans la grande galerie du Louvre. Mais pour la réaliser, le roi

est obligé de confesser ses péchés, d'en recevoir l'absolution et de faire la communion. Cependant, son confesseur refuse de sanctionner ce rituel, à moins que Louis ne renonce à Madame de Pompadour. Le roi n'en est pas capable. Depuis 1774, il ne célèbre plus Pâques. Il perd le toucher royal et, en même temps, il perd, pour ainsi dire, le contact avec le peuple parisien.

D'ailleurs, Madame de Pompadour est mal vue du peuple puisque, au contraire des filles du marquis de Nesle, elle n'est pas digne d'être maîtresse en titre, n'étant qu'une bourgeoise. Qui plus est, elle porte un nom de jeune fille malheureux : Poisson. Il en résulte tant de chansons et d'épigrammes qu'elles se constituent en un genre : les Poissonnades. Par exemple :

Si la cour se ravale,  
Pourquoi s'étonne-t-on,  
N'est-ce pas de la Halle  
Que nous vient le poisson ?

Aux yeux des Parisiens, le règne de la Pompadour se caractérise surtout par des abus de finances et de pouvoir. Les rumeurs parlent sans cesse de ses bijoux, de ses pensions et de ses propriétés, notamment le palais de l'Élysée et le château de Belleville. Elle est présumée avoir nommé deux ministres détestés, Machault au Contrôle général et Bertin aux Affaires étrangères — et aussi le prince de Soubise, responsable de la défaite spectaculaire de l'armée française à la bataille de Rossbach le 5 novembre 1757 pendant la guerre de Sept Ans.

Madame du Barry, pour sa part, ne s'intéresse guère à la politique, mais ses origines sont encore pires : orpheline illégitime, elle a été une prostituée de luxe. Des best-sellers comme *Anecdotes sur Madame la Comtesse du Barry* et *Vie privée de Louis XV* racontent sa vie avec maints détails scabreux, et dévoilent la cause de la mort du roi. Son valet de chambre, qui était aussi son proxénète, Dominique Guillaume Lebel, tombe sur une belle paysanne de seize ans. Il la décrotte, l'habille et la présente au roi. Malheureusement, il ne savait pas qu'elle souffrait de la petite vérole. Elle en meurt peu après — et le roi aussi, à la grande joie des Parisiens.

Irréprochable du point de vue des mœurs, Louis XVI souffre d'une réputation à l'inverse : un manque de virilité, lié à un pénis défectueux. Pendant cinq ans et demi, il est incapable de produire un héritier au trône. Une intervention chirurgicale fournit finalement une solution au problème, mais les mauvaises langues continuent à noircir la réputation de Marie-Antoinette, « l'Autrichienne ». Je ne vous parlerai pas de l'Affaire du collier, que vous connaissez bien, mais je voudrais évoquer la première entrée du

jeune couple à Paris le 8 juin 1773, parce qu'elle illustre l'importance d'un moyen de communication déjà mentionné : les cérémonies publiques.

L'entrée du dauphin et de la dauphine est une grande affaire qui se manifeste par un cortège suivi par une fête pour le peuple : danses avec du vin, du pain, et des saucissons offerts. Le point culminant est un feu d'artifice préparé par un maître « artificier », à la place Louis XV (aujourd'hui place de la Concorde). Un « Temple de l'hymen », haut de 35 pieds, doit être mis en valeur au bouquet final par une fusée magnifique. Malheureusement, au début du spectacle, la fusée prend feu et détruit complètement la scène, à commencer par le Temple de l'hymen. C'est un fiasco total et il y a une ruée désastreuse quand la foule se presse pour quitter la place. Au moins 132 personnes sont piétinées ; leurs cadavres sont déposés dans la rue Royale et, selon les rumeurs, le nombre de morts dépasse les 3 000. Les Parisiens y voient un présage indiquant que le mariage sera une catastrophe pour la France.

Des bruits publics accompagnent aussi les hausses irrégulières du prix du pain, l'alimentation cruciale du peuple parisien. En mai 1775, le pain de quatre livres, qui devrait coûter 8 sous selon la notion du juste prix chez le peuple, coûte 14 sous. Le 3 mai, la région parisienne éclate en 123 émotions populaires. À Paris, 1000 boulangeries sont saccagées dans une insurrection connue plus tard sous le nom de « guerre des farines ». La violence est déclenchée par les rumeurs d'un complot de famine, d'après lesquelles des monopolistes accaparent le blé pour faire augmenter les prix jusqu'au point où ils peuvent faire fortune en vendant leur stock tandis que le peuple souffre de la faim. Parmi les spéculateurs les plus importants, on compterait « les grands » de Versailles et le roi lui-même.

À la fin des années 1780, les émeutes visent directement le gouvernement. Sans entrer dans un récit de la crise prérévolutionnaire, je tiens à souligner l'aspect sémiotique de la violence. Après la chute du ministre principal, Loménie de Brienne, le 26 août 1788, des émeutiers fabriquent un grand mannequin de paille qui le représente sous son costume d'archevêque. Ils le promènent dans l'île de la Cité, lui font faire amende honorable devant la statue d'Henri IV (qui est censé être un ami du peuple), le condamnent pour délit de despotisme dans un procès burlesque, et le brûlent dans un immense feu de joie. Le lendemain, la police essaie de ramener l'ordre, et la foule répond par une émeute dont le bilan fait état de 80 blessés et 20 tués. Même scénario après la chute du garde des Sceaux Lamoignon, le 14 septembre : homme de paille en costume, défilé, procès, et incinération dans un feu de joie. À cause de l'émotion populaire qui en résulte, on dénombre 80 morts ; c'est une véritable insurrection qui gagne presque toute la ville. La violence s'exprime par un idiome

carnavalesque hérité des fêtes de Mardi gras, et elle utilise un langage non verbal compris par tout le monde.

En passant en revue ces événements qui vont de 1748 à 1789, j'ai tâché de montrer le fonctionnement d'un système de l'information. Néanmoins, en soulignant ses aspects oraux et théâtraux, je n'ai pas voulu laisser entendre que les idées n'y sont pour rien. Au contraire, les protestations exprimées par le bouche-à-oreille et par des gestes s'accordent avec un thème majeur des pamphlets et des livres — à savoir que la monarchie a dégénéré en despotisme. Il en a résulté une perte de légitimité, qui a miné profondément le régime, et cela pour une bonne part grâce aux éléments de désinformation tels que le mythe du bain de sang en 1749 et le complot de famine en 1775. Pendant ces quatre décennies, une conscience collective s'est formée, qui a rendu les Parisiens capables de faire le grand saut vers une révolution.

Je ne vois pas de parallèle direct entre les événements du XVIII<sup>e</sup> siècle et la violence actuelle — ni les manifestations récentes en France ni l'insurrection du 6 janvier 2021 aux États-Unis. Mais un sentiment collectif de crise, nourri par les médias et la désinformation, est en train de saper la légitimité de nos systèmes politiques, du moins en Amérique. Pour apprécier la force de cette tendance, nous pouvons profiter des recherches sur Paris, conçue comme une société de l'information au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Bien sûr, les médias ne constituaient qu'un élément parmi beaucoup d'autres qui minaient l'Ancien Régime. J'insiste sur leur importance, parce que l'information, sa diffusion et sa perception étaient une force puissante bien avant la télévision, Internet et les réseaux sociaux. Je regrette de conclure sur une note pessimiste, mais je pense que l'histoire de l'information devrait nous sensibiliser aux dangers qui menacent la démocratie actuellement.

Copyright © 2024 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Robert Darnton, *Paris, une société de l'information, et l'avènement de la Révolution française* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2024. Disponible sur : <www.arllfb.be>